

Tu es né hier. Mais tu n'as pas duré un seul jour, ni même une heure. Tu n'as même pas duré assez de temps pour faire naître en moi l'orgueil d'être père. Tout était tellement confus. Rapide. Tout était si furtif, si équivoque. Pourtant, je me souviens de chaque instant, de chaque voix, de chaque geste. Tu es né dans une urgence décidée par d'autres. Et, ce qui me déplait, c'est que tu es né parmi des inconnus. Aucun de ceux qui auraient dû te faire venir au monde n'était auprès de toi. Né dans un hôpital qui n'était pas le tien. Le jour non plus n'était pas le bon, parce que tu étais en avance de neuf semaines. Erreur de lieu, erreur de date : quelle chance avais-tu d'être « juste » toi ?

Tu es également né dans les hurlements. Oui, tout le monde hurlait. Comme si, au lieu d'un accouchement, il s'agissait d'un grand tintamarre. Deux pièces plus loin, ta mère hurlait. Sortant avec un petit balluchon serré que j'imaginai être toi, l'infirmière hurlait. La chef de salle hurla pour réclamer qu'on prépare quelque chose que je n'ai pas compris. Le gynécologue, lui aussi, donnait ses ordres d'une voix forte. Jusqu'à

l'anesthésiste, une personne qui m'avait paru plutôt calme et sereine, qui s'est soudain mis à hurler en indiquant l'endroit où se trouvait ta mère. Ce qui me faisait le plus mal était que, au milieu de tous ces hurlements, tu rebondissais d'une pièce à l'autre comme un ballon magique lancé par une main prise de folie.

Moi, je ne pouvais qu'écouter. Observer. Il y avait au sol une ligne jaune qu'il était interdit de franchir. Soucieux de comprendre, je penchai la tête. Ce déferlement de hurlements n'a pas duré longtemps, sans doute quelques minutes, avant de laisser la place à un silence déroutant qui m'a effrayé plus que les cris. Je n'avais pas la force d'imaginer ce qui venait de se passer, et peut-être pas l'envie. Finalement, une infirmière est sortie de la salle d'un pas indolent et mou, les cheveux noirs décoiffés, comme si elle sortait d'un champ de bataille. Une bataille qu'elle avait peut-être perdue. Elle était petite et plutôt costarde, le visage chiffonné de celle qui n'est levée que depuis peu et qui doit déjà entamer sa journée alors que la journée était sur le point de se terminer. En traînant ses ridicules sabots en plastique violet dans le couloir, elle t'a amené jusqu'à la grande pièce où je me trouvais. Elle te portait, les bras levés haut, comme si elle avait peur de tacher sa blouse. Elle te portait les bras tendus comme on porte un jouet cassé.

– C'était le dernier accouchement pour aujourd'hui et voilà ce qu'on a ! a-t-elle dit à sa collègue avec une moue de dégoût digne d'une végétarienne devant un steak.

Elle t'a confié à l'autre infirmière qui allait te donner le premier bain et, en se tournant, elle a ajouté un commentaire encore plus stupide :

– Dire que nous sommes en 2009 et qu'il faut encore voir ce genre de trucs !

Elle parlait de toi.

On dit de moi que je suis quelqu'un de vif, un homme plus rapide que son ombre, bref, que je comprends tout en quelques secondes. Cependant, tu peux me croire, même si j'avais été le plus abruti des papas, il ne m'aurait pas échappé qu'il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond, quelque chose à propos de ta naissance, à propos de toi. L'infirmière m'a alors jeté un regard direct, comme si elle regardait un criminel du genre de celui qui agresse les petites filles ou vole les vieilles dames, avant de me lancer :

– Vous n'avez pas fait d'amniocentèse, c'est ça ?

J'ai secoué la tête, pas pour répondre à sa question, mais pour me sortir de ma stupéfaction. Inutile de te dire que cela n'a pas marché. Moi qui suis si habile à me tirer de n'importe quel pétrin, je suis resté muet. Je n'arrivais pas à reprendre mes esprits pour dire quelques phrases, je ne trouvais plus les mots. Peut-être qu'une énorme claque sur mon visage épuisé aurait suffi à me réveiller et à me donner le courage de poser des questions. Ou peut-être, après la première claque, il en aurait fallu une seconde, tout aussi forte, sur l'autre joue si, en brave chrétienne, cette infirmière me l'avait offerte. Mais non, plus impuissant que toi, je suis resté enfermé dans un silence hébété jusqu'à ce qu'elle disparaisse.

Après t'avoir donné un bain dans une grande vasque en acier, l'autre infirmière t'a confié à moi. Tu étais quelque chose de moi, enveloppé dans une serviette éponge trop grande.

– Je vous recommande de bien lui soutenir la tête, m'a-t-elle dit en esquissant un léger sourire. C'est un beau petit gars. Bon, maintenant, je dois vous le reprendre.

Étant donné les réflexions de sa collègue, j'ai apprécié ce misérable petit bout de gentillesse.

Peu après est apparu le gros bonhomme, le chirurgien qui t'a mis au monde. Il avait encore sa blouse et son masque baissé sous le menton.

– Comme le bébé est né avec un Apgar bas, il faut le transférer en néonatalogie. On a injecté 20 milligrammes de Propofol à votre femme et elle se réveillera dans quelques heures. Vous devez aller voir la généticienne immédiatement.

Je lui jetai un regard encore plus perplexe. Il me semblait avoir manqué quelque chose. Je ne m'étais pas aperçu qu'il avait fait ce que font toujours les médecins lorsqu'ils décident de ne pas donner d'explications : ils prononcent des mots que personne ne comprend. On avait donné quelque chose pour dormir à ma femme ? Pourquoi ? Il y avait quelque chose qui était « bas » chez mon fils ? Quoi ? Il allait être transféré en néonatalogie ? Pourquoi ? J'aurais dû au moins connaître la réponse à cette question. Il aurait dû me l'expliquer. Mais il n'en a rien fait, et moi, je n'étais pas en mesure de poser des questions. Alors, j'ai obéi. Comme un robot, je t'ai remis dans les bras

de l'infirmière et j'ai suivi le médecin qui est demeuré tout le temps un pas et demi devant moi. Tu étais né, j'étais devenu père, et cela m'apparaissait comme la chose la plus terrible qui me soit jamais arrivée.

L'homme s'est arrêté devant une petite porte sur laquelle un écriteau disait SERVICE DE GÉNÉTIQUE et m'a fait signe d'entrer. Jusqu'à cet instant, j'avais eu l'impression de pénétrer dans un tunnel toujours plus sombre, rempli de pièges et d'obstacles. Je suis entré, tendu et terrorisé comme je ne l'ai jamais été de toute ma vie. J'ai découvert une femme de petite taille, à la peau brune et à l'accent sarde.

– Vous êtes le père ?

J'ai hoché la tête. Elle a tendu la main en disant :

– Docteur Angela Mori, généticienne. Asseyez-vous.

Elle m'a fait prendre place dans un petit bureau étroit, bourré de dossiers, de cartons, de feuillets, d'analyses, de rapports et d'instruments. Je l'ai fixée. J'étais père depuis quelques minutes et rien de ce qui m'arrivait ne correspondait à ce à quoi je m'étais attendu. J'ai dégluti en me disant qu'elle allait commencer par m'expliquer je ne sais quoi, mais, non, elle m'a d'abord demandé si je voulais une tasse de thé. Un instant surréaliste. J'ai rapidement répondu :

– Oui, avec plaisir.

Il me semblait impossible qu'il me soit accordé de vivre un instant de normalité. J'aurais voulu ne plus quitter ce siège et cette femme, le Dr Mori, premier être humain que je croisais dans ce cauchemar que ta naissance se révélait être. Sans expliquer quoi que ce

soit, elle a patienté, pendant que je buvais la boisson chaude à petites gorgées, que je reprenne contact avec la réalité.

– De quoi souffre mon fils ? ai-je demandé d'un air sûr de moi.

Comme si je m'étais repris, comme si j'avais retrouvé mon équilibre et j'étais prêt à affronter le pire, alors que c'était faux. Avant de me répondre, je crois qu'elle a essayé de comprendre ce que je ressentais. Peine perdue. Pas parce que je dissimulais mes émotions avec talent ou parce qu'elle n'était pas suffisamment sensible pour les percevoir, mais parce qu'au fond de moi, il y avait tellement de sensations, et toutes si contrastées, qu'il aurait été impossible pour qui que ce soit de les déchiffrer.

Alors, elle est allée droit au but :

– Nous avons une suspicion fondée de maladie génétique. Votre fils serait affecté du syndrome de Down.

Elle n'a rien ajouté, cherchant une fois encore à saisir mes réactions. Bon, cette fois, j'en ai eu. Tu n'en seras pas fier (je ne le suis pas non plus), mais cela a été la plus banale de toutes, la plus inutile : je me suis mis à pleurer comme un enfant. C'était d'autant plus stupide que je n'avais rien compris de ce que tu avais ou de ce qu'elle venait de m'annoncer. Le syndrome de Down pouvait aussi bien être une grande paire d'ailes blanches qui te permettrait de voler très haut dans le ciel.

Oui, une réaction stupide, mais, avec du recul, je peux te dire qu'elle n'était pas injustifiée. Depuis l'ins-

tant où je t'avais pris dans mes bras pour la première fois, j'avais éprouvé le besoin de libérer tous mes sentiments pour alléger la tension qui m'habitait. Une tension que je devais, d'une manière ou d'une autre, sortir de moi, et c'est à cela que servirent les larmes : comme l'eau, elles dissolvent et emportent tout avec elles. En outre, si je n'avais pas compris les mots, le ton était sans équivoque et c'était celui que l'on adopte pour annoncer une mauvaise nouvelle.

Avec une grande simplicité, le Dr Mori m'a tendu un kleenex avec, un peu comme on tend un comprimé pour une rage de dents, ou n'importe quel autre médicament. Cela paraît être un détail, mais ce ne l'est pas. Dans sa simplicité, ce fut un geste d'une importance capitale parce que, inconsciemment, j'ai compris que ma crise de larmes était une scène que cette femme, dans sa profession, devait avoir vue des centaines de fois. La simplicité avec laquelle elle l'a fait m'a fait comprendre que cette femme, ce gentil docteur, avait tendu des centaines d'autres mouchoirs à d'autres centaines de mamans et de papas qui avaient éclaté en sanglots devant elle. Malgré toutes les pensées qui se brouillaient dans ma tête, le message inconscient m'était parvenu. Pour autant que cela me semblât absurde et douloureux, j'ai compris que c'était un moment que d'autres avaient traversé, affronté, voire, d'une manière ou d'une autre, surmonté. En quelque sorte, cela n'avait rien de nouveau pour elle, pour cette pièce, pour cet hôpital, pour la ville, pour le monde. Rien d'extraordinaire dans la vie. Juste une possibilité, juste une chose qui était en train d'arriver,

au même instant, à d'autres mères et à d'autres pères dispersés dans le monde.

C'est ainsi que, tout en m'essuyant les yeux, je trouvais le courage de dire bêtement :

– Il est... mou... non ?

Elle s'est montrée d'une extrême délicatesse. Elle est venue s'asseoir à côté de moi et m'a pris la main, comme si elle souhaitait me transférer un peu de sa force.

– C'est exact. Votre fils présente une hypotonie musculaire très nette, mais il n'est pas mou. C'est un beau bébé...

En entendant ces paroles, une lueur s'est allumée en moi. Une étincelle de chaleur. Parce que, dans ce premier contact, tout en percevant ton absence absolue de tonicité, tu m'avais à moi aussi paru être un beau bébé. Parce que tu étais ma créature, la créature que j'avais attendue, espérée, imaginée, désirée. C'est alors que j'ai posé cette stupide question, si absurde à présent que je te connais mieux, que j'ai passé quelques heures avec toi.

– Vivra-t-il ?

Elle a eu un sourire.

– Bien entendu ! Il a beau être prématuré, c'est un enfant robuste et il ne me semble pas souffrir de graves pathologies liées au syndrome de Down. Il va bien.

Elle était si douce et si convaincante que, pendant un moment, j'ai oublié ce qu'elle m'avait annoncé quelques minutes plus tôt. Je suis loin d'être un spécialiste en médecine, mais j'en sais suffisamment pour comprendre que « génétique » signifie « inscrit dans



l'ADN » de manière immuable. Irréversible. Pourtant, je voulais encore laisser un espoir à cet enfant parfait dont j'avais tant rêvé, celui qui m'aurait vaincu aux échecs en optant pour la défense sicilienne.

Pendant quelques secondes, après ces paroles rassurantes, j'ai pensé que ce truc-là, ce syndrome de Down, n'était qu'un incident de passage. Quelque embûche placée là pour gâcher le jour de ta naissance. Comme une hypoglycémie, un ictère, un angiome ou quelque autre affection passagère des nouveau-nés. Bref, quelque chose qui te serait arrivé parce qu'on t'avait administré une dose trop forte de médicaments.

Or, précisément comme si elle avait vu naître en moi cet espoir, le Dr Mori a repris plus franchement :

– Je vous prie de m'excuser de vous poser la question de manière aussi directe, mais avez-vous compris quel syndrome affectait votre fils ?

J'ai secoué la tête et déclaré, de la manière la plus sincère :

– Non, qu'est-ce qu'il a ?

Elle m'a regardé dans les yeux en répondant d'un ton ferme, mais dénué de dureté :

– Le syndrome de trisomie 21.

Cela peut paraître idiot, mais cette appellation ne m'aidait pas davantage. Bien sûr, cela me paraissait plus familier, mais je dois avouer que j'en ignorais pratiquement tout. Je comprenais évidemment qu'il ne s'agissait pas d'une paire d'ailes blanches pour voler haut dans le ciel, et je comprenais aussi que mon fils ne serait jamais capable de me battre aux échecs, même avec l'ouverture sicilienne. Toutefois, pour le